

Javier Marías

Demain dans la bataille pense à moi



Extrait de la publication

EMT
folio

COLLECTION FOLIO

Javier Marías

Demain
dans la bataille
pense à moi

*Traduit de l'espagnol
par Alain Keruzoré*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

MAÑANA EN LA BATALLA PIENSA EN MÍ

Cet ouvrage a paru initialement aux Éditions Rivages en 1996.

© 1994, Javier Marías.

© Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Javier Marías, né à Madrid en 1951, est l'une des figures majeures de la littérature espagnole et européenne actuelle. Il est l'auteur d'une dizaine de romans, dont *L'homme sentimental*, prix Herralde du roman en 1986, *Le roman d'Oxford*, prix de la ville de Barcelone en 1989, *Un cœur si blanc*, prix de la Critique 1993 en Espagne et prix international de littérature Impac Dublin en 1997, et *Demain dans la bataille pense à moi*, prix Femina étranger en 1996.

Il est également traducteur, notamment de *Tristram Shandy* de Sterne pour lequel il reçut le prix national de la Traduction en 1979.

Il a enseigné la littérature à Oxford et à Wellesley College. Il vit actuellement à Madrid.

*À Mercedes López-Ballesteros,
qui m'a entendu dire la phrase de Bakio
et m'en a gardé les lignes.*

Personne ne pense jamais qu'il se retrouvera un jour une morte entre les bras et n'en verra plus le visage dont il garde le nom. Personne ne pense jamais que quelqu'un va mourir au moment le plus inopportun même si cela se produit constamment, et nous ne pouvons croire que celui qui ne le devrait pas va pourtant mourir près de nous. On cache souvent les faits et les circonstances : les vivants et celui qui se meurt — s'il a le temps de s'en rendre compte — ont parfois honte de la forme de la mort éventuelle et de ses apparences, de sa cause aussi. Une indigestion de fruits de mer, une cigarette allumée au seuil du sommeil et qui embrase les draps, ou pire, la laine d'une couverture ; un pied qui glisse dans la douche — la nuque — alors que le verrou de la salle de bains est tiré ; un arbre frappé par la foudre dans une grande avenue qui dans sa chute écrase ou fauche la tête d'un passant, un étranger peut-être ; mourir en chaussettes, ou chez le coiffeur avec un grand bavoir ; dans un bordel ou chez le dentiste ; ou en mangeant du poisson et, transpercé par une arête, mourir étranglé comme l'enfant dont la mère n'est pas là pour lui

mettre un doigt dans la bouche et le sauver ; mourir à demi rasé, une joue pleine de mousse et la barbe désormais dissymétrique jusqu'à la fin des temps si personne ne s'en rend compte et, par pitié esthétique, n'achève le travail ; sans parler des moments les plus ignobles de l'existence, les plus enfouis, ceux que l'on n'évoque plus après l'adolescence parce que alors il n'y a plus de prétexte à cela, même si certains les exhument parfois pour faire un bon mot, qui ne l'est jamais. Alors *ça*, c'est une mort horrible, dit-on parfois ; ou bien encore en éclatant de rire, alors *ça*, c'est une mort ridicule. On rit parce qu'il s'agit d'un ennemi enfin disparu ou de quelqu'un de très éloigné, quelqu'un qui nous a offensés ou qui demeure dans le passé depuis longtemps, un empereur romain, un ancêtre, ou bien quelque puissant dont la mort grotesque n'est à nos yeux que la manifestation encore vitale, humaine, de la justice qu'au fond nous souhaiterions pour tout le monde, même pour nous. Comme je me réjouis de cette mort, comme je la déplore, comme je l'applaudis. Parfois le rire vient simplement parce que le mort est un inconnu dont nous lisons dans le journal le malheur forcément dérisoire, pauvre homme, dit-on en riant, la mort comme représentation ou spectacle dont on rend compte, toutes les histoires que l'on rapporte, qu'on lit ou qu'on écoute perçues comme du théâtre, il y a toujours une part d'irréel dans ce que l'on apprend, comme si jamais rien n'arrivait tout à fait, même ce qui nous arrive et que nous n'oublions pas. Même ce que nous n'oublions pas.

Il y a une part d'irréel dans ce qui m'est arrivé, et n'est d'ailleurs pas terminé, mais peut-être de-

vrais-je employer un autre temps, celui que traditionnellement on réserve au récit, et dire *ce qui m'arriva*, même si ce n'est pas terminé. Je risque à présent, en le racontant, de me mettre à rire. Mais je ne le crois pas car ce n'est pas encore bien loin et ma morte ne demeure pas dans le passé depuis assez longtemps, n'a jamais été ni puissante ni une ennemie, et j'aurais mauvaise grâce à dire qu'elle m'était inconnue, même si je savais d'elle peu de chose quand elle mourut dans mes bras — maintenant j'en sais davantage, en revanche. Heureusement elle n'était pas encore nue, ou pas tout à fait, nous en étions justement au déshabillage mutuel comme souvent la première fois, au cours de ces nuits inaugurales qui revêtent l'apparence de l'imprévu, ou que l'on feint de croire non préméditées pour ménager la pudeur et pouvoir ensuite éprouver un sentiment de nécessité qui évitera toute culpabilité, les gens croient en la prédestination et en l'intervention du destin, quand ça les arrange. Comme si tout le monde voulait pouvoir dire, le moment venu : « Je ne l'ai pas cherché, je ne l'ai pas voulu », si les choses tournent mal ou affligent, si l'on se repent, ou si l'on se rend compte qu'on a fait du mal. Je ne l'ai pas cherché ni voulu, devrais-je dire maintenant que je sais qu'elle est morte, et de façon inopportune, entre mes bras, sans presque me connaître — injuste, je n'aurais pas dû me trouver à ses côtés. Personne ne me croirait si je le disais, ce qui d'ailleurs est sans grande importance car c'est moi qui raconte, on m'écoute ou on ne m'écoute pas, c'est tout. Je ne l'ai pas cherché, je ne l'ai pas voulu, dis-je pourtant à présent, elle ne peut plus le dire, ni cela ni autre

chose, elle ne peut plus me démentir, ses dernières paroles ont été : « Mon Dieu, et l'enfant. » Les premières avaient été : « Je ne me sens pas très bien, je ne sais pas ce que j'ai. » Je veux dire les premières après l'interruption du déshabillage, nous étions à demi allongés dans sa chambre, à demi vêtus et à demi dévêtus. Soudain elle s'écarta et mit sa main sur mes lèvres, comme si elle ne voulait pas cesser de les embrasser sans la transition d'un autre geste affectueux et d'un autre contact, puis elle me repoussa doucement du revers de la main et se coucha sur le côté, me tournant le dos, et quand je lui demandai : « Qu'y a-t-il ? », elle me répondit cela : « Je ne me sens pas très bien, je ne sais pas ce que j'ai. » Je vis alors sa nuque que je n'avais jamais vue, ses cheveux un peu relevés et emmêlés, un peu mouillés par la sueur, il ne faisait pas chaud, une nuque très XIX^e siècle striée de cheveux noirs et collés, comme par du sang à demi séché, ou de la boue, comme la nuque de quelqu'un qui a glissé dans la douche mais a tout de même eu le temps de fermer le robinet. Tout a été très rapide et n'a laissé le temps de rien. Pas le temps d'appeler un médecin (mais quel médecin à trois heures du matin, les médecins ne se dérangent même plus aux heures des repas), ni d'avertir un voisin (mais quel voisin, je n'en connaissais aucun, je n'étais pas chez moi et n'étais jamais venu dans cette maison où j'étais un invité et à présent un intrus, ni même dans cette rue, rarement dans ce quartier, longtemps auparavant), ni d'appeler son mari (mais comment pouvais-je appeler son mari, d'ailleurs il était en voyage et je ne savais pas son nom complet), ni de réveiller l'enfant

(mais pourquoi aurais-je réveillé l'enfant, après tout le mal qu'on avait eu à l'endormir), ni même d'essayer de lui porter secours moi-même, elle s'était brusquement sentie mal, au début j'ai pensé ou nous avons pensé que le repas ne passait pas avec toutes ces interruptions, ou j'ai pensé qu'elle était peut-être en train de déprimer ou de se repentir ou qu'elle avait eu peur, ces trois choses prennent souvent la forme du malaise et de la maladie, la peur, la dépression et le repentir, surtout si ce dernier apparaît simultanément aux actes qui le provoquent, tout à la fois, un oui, un non, un peut-être, et pendant ce temps tout a continué et a passé, le malheur de ne pas savoir et de devoir agir parce qu'il faut bien donner un contenu au temps qui presse et passe sans nous attendre, nous allons plus lentement : décider sans savoir, agir sans savoir et donc en prévoyant, le plus grand et le plus commun des malheurs, prévoir ce qui vient après, perçu généralement comme le moindre des malheurs, mais perçu par tout le monde, chaque jour. Quelque chose à quoi on s'habitue, on n'y prête plus guère attention. Elle s'est sentie mal et je n'ose la nommer, Marta, c'était son prénom, Téllez son nom, elle a dit qu'elle se sentait barbouillée, et je lui ai demandé : « Mais de quelle façon, l'estomac ou la tête ? » « Je ne sais pas, une nausée horrible, de partout, de tout le corps, je me sens mourir. » Tout ce corps qui commençait à remplir mes mains, les mains qui vont partout, les mains qui pressent ou caressent ou cherchent et frappent aussi (oh, ce fut sans le vouloir, involontairement, on ne peut m'en tenir rigueur), gestes machinaux parfois des mains qui

palpent tout un corps dont elles ne savent pas encore s'il leur plaît, et soudain ce corps éprouve un malaise, le plus diffus des malaises, le corps entier, comme elle l'avait dit, et ses dernières paroles, « je me sens mourir », elle ne les avait pas dites littéralement, mais comme une phrase toute faite. Elle n'y croyait pas, moi non plus, elle avait même dit « Je ne sais pas ce qui m'arrive. » J'insistai, car poser une question est une façon d'éviter d'agir, non seulement poser une question mais parler et raconter évite les baisers et évite les coups et de prendre des mesures, d'abandonner l'attente, mais que pouvais-je faire, surtout au début, alors que tout devait être passer selon les règles, parfois enfreintes, de ce qui arrive et n'arrive pas. « Mais tu as envie de vomir ? » Elle ne répondit pas par des mots, elle fit un geste négatif de la nuque de sang à demi séché, de boue, comme si elle avait du mal à articuler. Je me levai du lit, en fis le tour et m'agenouillai à côté d'elle pour voir son visage, je lui mis une main sur l'avant-bras (toucher réconforte, la main du médecin). Elle avait les yeux fermés et serrés à ce moment-là, longs cils, comme gênée par la lampe de chevet que nous n'avions pas encore éteinte (mais je pensais le faire bientôt, avant son indisposition je m'étais demandé si je le faisais tout de suite ou un peu plus tard : je voulais voir, il me fallait voir ce corps nouveau qui me plairait certainement, je n'avais pas éteint). Je la laissai allumée, elle pouvait à présent nous être utile dans ce nouvel état, maladie ou dépression, peur ou repentir. « Veux-tu que j'appelle un médecin ? » et je me mis à penser à d'improbables urgences, fantasmagories

de l'annuaire téléphonique. Elle fit à nouveau non de la tête. « Où as-tu mal ? » demandai-je, et elle désigna à contrecœur une zone imprécise vers la poitrine et l'estomac, plus bas même, en fait tout le corps sauf la tête et les membres. Elle avait le ventre découvert, la poitrine pas tout à fait, elle portait encore (l'agrafe défaite) son soutien-gorge sans bretelles, un vestige de l'été, comme le haut d'un bikini, il lui était un peu petit et peut-être l'avait-elle mis ce soir-là, même un peu démodé, parce qu'elle m'attendait, tout était peut-être prémédité malgré les apparences et les hasards laborieusement forcés qui nous avaient conduits jusqu'au lit conjugal (je sais que certaines femmes utilisent à dessein des tailles inférieures, pour se mettre en valeur). Je l'avais dégrafé, mais il n'était pas tombé, Marta le maintenait encore avec les bras, ou les aisselles, peut-être sans le vouloir. « Ça va mieux ? » « Non, je ne sais pas, je crois que non », dit-elle, Marta Téllez, la voix non plus affaiblie mais déformée par la douleur ou l'angoisse, en fait je ne savais pas si elle souffrait. « Attends un peu, j'ai du mal à parler », ajouta-t-elle — le malaise rend paresseux —, pourtant elle ajouta quelque chose, elle n'allait pas assez mal pour m'oublier, ou bien elle était attentionnée en toutes circonstances, même sur le point de mourir, aussi peu que je la connaisse elle me semblait une personne attentionnée (mais nous ne savions pas encore qu'elle était sur le point de mourir) : « Mon pauvre, dit-elle, tu ne t'attendais pas à cela, quelle soirée horrible. » Je ne m'attendais à rien, ou peut-être à la même chose qu'elle. Jusque-là, la soirée n'avait pas été horrible, peut-être un peu en-

nuyeuse, et je n'ai jamais su si elle pressentait ce qui allait lui arriver ou si elle voulait parler de l'attente excessive due à l'enfant sans sommeil. Je me levai, fis de nouveau le tour du lit et m'allongeai à l'endroit que j'avais occupé auparavant, à gauche, en pensant (je revis sa nuque immobile, striée, frémissante comme sous l'effet du froid) : « Peut-être vaut-il mieux attendre et m'abstenir de lui poser des questions pendant un moment, la laisser tranquille pour voir si ça lui passe, ne pas l'obliger à répondre ou à évaluer à chaque instant si elle va un peu mieux ou un peu plus mal ; penser à la maladie l'aggrave, comme de la surveiller trop étroitement. »

Je me mis à regarder les murs de cette chambre à laquelle je n'avais pas prêté attention en entrant, tout occupé que j'étais de cette femme auparavant vive et timide, et à présent souffrante, qui me tenait par la main. Il y avait un grand miroir en face du lit, comme dans un hôtel (un couple qui aimait à se regarder, avant de sortir, avant de se coucher). Pour le reste, c'était une chambre ordinaire, pour deux personnes, il y avait trace d'un mari sur la table de chevet de mon côté (elle s'était glissée dès le début vers celui qu'elle devait occuper chaque soir — quelque chose d'indiscutable et de machinal — et chaque matin) : une calculette, un coupe-papier, un bandeau d'avion pour éviter la lumière de l'océan, de la monnaie, un cendrier sale et un radio-réveil, sur l'étagère inférieure une cartouche de cigarettes qui ne contenait plus qu'un paquet, un flacon d'eau de toilette très virile de Loewe qu'on avait dû lui offrir, peut-être Marta pour un anniversaire récent, deux romans sans

doute également offerts (ou pas, mais je ne me voyais pas les acheter), un tube de Redoxon effervescent, un verre vide qu'il n'avait pas dû avoir le temps de retirer avant son départ, le supplément d'une revue avec les programmes de télévision, qu'il ne verrait pas, il était en voyage aujourd'hui. La télévision était au pied du lit, à côté du miroir, des gens pratiques, un instant j'eus envie de l'allumer avec la télécommande, mais celle-ci était sur l'autre table de chevet, celle de Marta, et il aurait fallu que je fasse de nouveau le tour ou que je la dérange, mon bras tendu par-dessus sa tête, à quoi pensait-elle si elle était en proie à la dépression ou à la peur. Je tendis le bras et pris la télécommande, elle ne s'en rendit pas compte, j'avais pourtant frôlé ses cheveux de la manche retroussée de ma chemise. Sur le mur de gauche se trouvait la reproduction d'un tableau prétentieux que je connais bien, de Bartolomeo da Venezia, il est à Francfort et représente une femme avec des lauriers, une coiffe et de maigres boucles, un diadème sur le front, un bouquet de petites fleurs diverses dans sa main tendue et un sein découvert (plutôt plat) ; sur celui de droite il y avait des placards peints de blanc, comme les murs. Ils devaient contenir les vêtements que le mari n'avait pas emportés, la plupart, c'était un bref déplacement, m'avait dit sa femme Marta pendant le dîner, à Londres. Il y avait encore deux chaises portant du linge que l'on n'avait pas rangé, peut-être sale ou fraîchement lavé et non repassé, la lampe de chevet de Marta ne l'éclairait pas assez. Sur l'une d'elles je vis des vêtements d'homme, une veste sur le dossier qui servait de cintre, un pantalon avec sa ceinture,

la boucle épaisse (la fermeture Éclair ouverte, comme tous les pantalons retirés), deux chemises claires déboutonnées, le mari venait de quitter cette pièce, ce matin il avait dû se lever ici même, abandonnant l'oreiller auquel je m'adosais à présent, il avait dû décider de changer de pantalon, en hâte, peut-être Marta avait-elle refusé de le lui repasser. Ces vêtements respiraient encore. Sur l'autre chaise, en revanche, il y avait du linge féminin, je vis des bas sombres et deux jupes de Marta Téllez, elles n'étaient pas du style de celle qu'elle portait encore mais faisaient plus habillé, elle les avait peut-être essayées, indécise, jusqu'au moment où j'avais sonné, pour les rendez-vous galants on ne sait jamais quoi mettre (je n'avais pas eu de difficultés, pour moi il n'était pas du tout sûr que ce fût un rendez-vous galant, et ma garde-robe est monotone). La jupe choisie était en train de se froisser dans la position qu'elle avait adoptée, Marta était recroquevillée, je vis qu'elle serrait les pouces contre les autres doigts, les jambes contractées comme si elles faisaient un effort pour calmer par leur pression le ventre et la poitrine, comme si elles voulaient les retenir, la position laissait voir la culotte et celle-ci une partie des fesses, c'était une toute petite culotte. Je pensai tirer sur la jupe et la baisser, par un accès de pudeur et pour qu'elle ne se froissât pas davantage, mais je ne pouvais m'empêcher d'aimer ce que je voyais et il était peu probable que je continuerais à le voir — et plus encore — si elle n'allait pas mieux, peut-être Marta avait-elle prévu ces plis, ils avaient commencé à se former bien avant, comme souvent lors de ces nuits inaugurales où il n'y a plus

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TON VISAGE DEMAIN, Fièvre et lance, tome I, 2004
TON VISAGE DEMAIN, Danse et rêve, tome II, 2007
TON VISAGE DEMAIN, Poison et ombre et adieu, tome III,
2009

Aux Éditions Payot & Rivages

L'HOMME SENTIMENTAL, 1988 (Folio n° 4402)
LE ROMAN D'OXFORD, 1989 (Folio n° 4401)
CE QUE DIT LE MAJORDOME, 1991 (Folio n° 4644)
UN CŒUR SI BLANC, 1993 (Folio n° 4720)
DEMAIN DANS LA BATAILLE PENSE À MOI, 1996
(Folio n° 5006)
VIES ÉCRITES, 1996
QUAND J'ÉTAIS MORTEL, 1998
DANS LE DOS NOIR DU TEMPS, 2000



Demain dans la bataille pense à moi Javier Marías

Cette édition électronique du livre
Demain dans la bataille pense à moi de Javier Marías
a été réalisée le 01 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070396856 - Numéro d'édition : 242879).

Code Sodis : N43245 - ISBN : 9782072407390

Numéro d'édition : 229313.